N° 239. **Vendredi 7 Octobre 1842.** **13me Année.**

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
[illegible] an.	26 fl.	30 fl.
[illegible] mois.	14 »	16 »
[illegible] mois	7 »	8 »

BUREAUX A LA HAYE.
Petit Marché-aux-Herbes, N° 370.

PRIX DES INSERTIONS.
Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre compris et 10 cts. par ligne en-sus.

La Haye, 6 Octobre.

[illegible] arrêté royal du 3 de ce mois, M. le baron L. N. van der [illegible] van Dirxland, chambellan de S. M., a obtenu l'autorisa[illegible] d'accepter et de porter les insignes de chevalier de l'ordre [illegible] Vladimir, 4e classe et de l'ordre de St.-Jean dont il a été [illegible] respectivement par LL. MM. l'empereur de Russie et le [illegible] Prusse.

[illegible] lit dans le *Moniteur* français, partie officielle, du [illegible] octobre, que S. M. le roi des Français a reçu de S. M. le comte de Nassau la réponse à la notification de la mort du prince royal.

[illegible] mande de Cayenne, sous la date du 1er août, qu'une fré[illegible] de guerre néerlandaise venant de Surinam, était arrivée à [illegible] et que son capitaine avait apporté et remis au gouver[illegible] de cette colonie française, M. Charmasson, la croix de [illegible] du Lion-Néerlandais.

[illegible], S.G. l'évêque de Curium, assisté d'un clergé nombreux, [illegible] la première pierre d'une église à l'endroit dit *de Groote* [illegible] à Harlem. Cette cérémonie s'est faite en grande solen[illegible], en présence de députations de l'administration provin[illegible] et de la régence de la ville et d'une grande affluence d'ha[illegible]. Les musiques de la garde communale et du 2e régiment de dragons ont ajouté à l'éclat de cette solennité.

Depuis l'année dernière, c'est la deuxième église catho[illegible] que l'on construit à Harlem, et pour laquelle on a ob[illegible] une subvention municipale.

L'assemblée électorale tenue, avant-hier, à Amsterdam, a [illegible] membres du conseil de cette ville MM. Henri Jacques [illegible], Jean van Iddekinge et David Henriquès de Castro, en [illegible]placement de M. Gédéon Jérémie Boissevain, de feu M. [illegible] Quirin van Persyn et de M. Jacques Mendès de Léon.

Parmi les noms de nos peintres qui se sont empressés de con[illegible] leur pinceau au soulagement des malheureuses familles de Schéveningue, et que nous avons publiés dans notre numéro d'hier, un nom a été omis, celui de M. J. B. H. Jolly, et sur la réclamation qui nous est adressée à ce sujet, nous nous empressons de rectifier cette omission.

On lit dans le *Staats-Courant* :

« Smyrne, le 9 septembre. Plusieurs navires néerlandais sont [illegible] dans notre port à savoir : le 2 août, le koff *Drie Gezusters*, capitaine De Boer, venant de Malte où il avait déchargé [illegible] cargaison de houille apportée de Newcastle; le 27 août, le koff *Douro*, capitaine De Haas, venant d'Amsterdam après avoir relâché à Malte; les marchandises destinées pour Constantinople ont été transbordées; le 2 septembre, le koff *Twee Gebroeders*, capitaine Riedyk, en destination d'Amsterdam pour Constantinople. Nous avons encore sur notre rade le koff hanovrien *Anna Rebecca*, capitaine Kreye, arrivé d'Amsterdam après avoir relâché à Ancone. Jusqu'à présent, ces navires n'ont pas encore commencé à prendre leurs chargemens de retour, les prix de nos nouveaux fruits étant trop élevés. Le koff hanovrien *Aletta*, sera probablement le premier affreté. Nous attendons les koffs néerlandais *Jan Jacob*, l'*Archipel* et l'*Amstel*, d'Amsterdam, ainsi que le *Boreas*, de Vlaardingue. »

Fernambouc, le 1er août. Le commerce de cette province n'a pas donné de résultats satisfaisans pour l'année dernière. La récolte des principaux produits, le coton et le sucre, a été très-exigue et la faiblesse des prix en Europe a déprimé fortement ceux de notre place; il faut ajouter à cela que l'émancipation des esclaves a fait renchérir la main-d'œuvre. Il y a d'ailleurs un trop plein d'articles d'importation, ce qui, joint à la baisse subite des changes sur l'Europe, a causé une stagnation dont on ne saurait calculer la fin. Le commerce anglais aura beaucoup à souffrir de toutes ces circonstances défavorables. Parmi ces causes, il faut ranger aussi la faiblesse du débouché pour les produits du sol.

Toute l'exportation ne s'est élevée qu'à 6,800,000 florins et n'a consisté qu'en 22,177 balles de coton; 20,143 caisses $1121\frac{1}{8}$ caisses, 83,902 barils et 49,145 sacs de sucre; 146,735 peaux; 85,197 cornes de bœuf; 100 balles de café et 11,967 quintaux de bois de Brésil. Près d'un quart de ces produits a été embarqué pour l'Angleterre et ses colonies. Le reste a été expédié en France, au Portugal et aux Etats-Unis, etc. Les Pays-Bas y ont participé pour 28,856,000 reis, sans compter quelques cargaisons de sucre envoyées par ordre à Cowes en destination ultérieure pour les Pays-Bas.

Havanne, le 30 juin. Pendant le premier semestre de cette année nous avons vu arriver dans notre port huit navires d'Amsterdam, chargés de fromage et d'autres articles, un navire de Montévidéo et un de Buénos-Ayres, chargés de salaisons ainsi qu'un navire sur lest de Rotterdam. Tous ces navires ont réappareillé pour Amsterdam avec du sucre.

EXTRAIT DE L'EXPOSÉ DE SITUATION *de la province de Zélande fait par la députation permanente à l'assemblée des Etats de cette province, dans leur dernière session ordinaire.*

Suite. — (Voir notre N° d'hier.)

Instruction publique. — Il n'y a en Zélande pour le haut enseignement que des institutions où l'on se prépare à l'enseignement universitaire, nommément des écoles latines qui sont établies à Middelbourg, Zierickzée et Goes. Le nombre des élèves de ces écoles n'est pas considérable, il n'était en 1841 que de 32, à savoir: 19 à Middelbourg, 4 à Zierickzée, et 9 à Goes. A Middelbourg, on allait réorganiser l'école latine en gymnase, en même temps pour l'enseignement des langues modernes.

Quant à l'instruction moyenne et primaire, elle marche dans la voie des progrès et compte 155 écoles. On allait ouvrir une école gardienne à Middelbourg; celle de Zierickzée continuait à fleurir. En 1841, les écoles de l'enseignement moyen et primaire ont compté une population de 18,005 élèves, 10,820 garçons et 7,195 filles, ce qui fait 124 de moins que pour 1840. L'enseignement gratis a été donné à 4,446 élèves. Les écoles dominicales de Middelbourg, Flessingue, Goes, et Groede avaient été fréquentées respectiveement par 120, 89, 75 et 30 enfans. Il y en a aussi à Zierickzée et à Tholen; ces écoles n'ont pas accusé leurs populations. Les écoles des maîtresses pour enfans en bas âge, au nombre de 31, ont été fréquentées par 894 enfans. Il y avait en outre 1,905 écoliers du soir dont 1,013 ne fréquentaient pas les écoles ouvertes pendant le jour.

Les bâtimens des écoles sont tenus en parfait état d'entretien. A Koudekerk, on a fait de grands travaux d'amélioration. A Scherpenisse, l'habitation de l'instituteur a été réparée et l'école de Heinkenzand a été agrandie. On a commencé la construction de l'école et de l'habitation de l'instituteur à Overslag. Le fonds des pensions pour les veuves d'instituteurs est dans une situation très-prospère; son capital s'est élevé à la somme de 69,800 florins. L'état, la province et les communes ont doté diverses écoles de subventions conformément à leurs besoins et en tant que l'a permis la situation financière respective.

Arts et sciences. — Parmi les institutions consacrées aux arts et sciences qui sont en rapport avec l'administration publique dans la Zélande, il faut ranger les académies de dessin de Middelbourg, Zierickzée, Goes et Flessingue, et l'école provinciale de médecine dans le chef lieu de la province. Ces Académies sont en voie de progrès, même celle de Zierickzée qui s'est relevée de son état de langueur. Ces Académies comptent maintenant 296 élèves dont 144 reçoivent l'enseignement *gratis*. L'école provinciale de médecine continue à répondre au but de son érection; elle compte 23 élèves dont 12 pour la chirurgie et l'obstrétique, 8 pour la pharmacie et 3 élèves du sexe féminin qui se destinent à l'état de sage-femme. En général, les arts et les sciences se cultivent avec zèle et succès dans la province, ce dont témoignent hautement les procès-verbaux de la société zélandaise des sciences.

Prisons et hospices pour les aliénés — La situation des prisons en général laisse encore quelque chose à désirer. Elles sont bien organisées sous le rapport de leur administration, mais les bâtimens réclament des réparations urgentes. La maison de dépot civile et militaire à Middelbourg demande pour 2490 florins de travaux d'améliorations, qui seront exécutés avant la fin de la campagne. Il faut augmenter les bâtises de la maison d'arrêt de Zierickzée, afin de pouvoir séparer convenablement les prisonniers. Le projet de ces travaux, qui donnera lieu à une dépense de 4250 florins, est soumis au gouvernement. La situation financière n'a pas encore permis de songer à l'exécution des travaux que réclame la prison de Goes. L'arrêté royal du 22 avril 1841 sur les maisons cantonnales de dépôt, a déjà eu un commencement d'exécution.

Quant aux hospices pour les aliénés, on a appliqué à ceux de Middelbourg et Zierickzee les dispositions de la loi du 29 mai 1841, dont ils étaient susceptibles. L'affaire de la fondation d'un hospice d'une portée plus générale est encore en instruction et semble rencontrer des obstacles tant à cause des dépenses que des diverses circonstances qui tiennent à la localité, à la situation topographique de la ville de Middelbourg où l'on a le projet de créer cet établissement.

Etablissemens de charité et de bienfaisance. — Les établissemens de charité et de bienfaisance ont de nouveau fait l'objet de la sollicitude des administrations que la chose concerne; d'autant plus que les besoins de ces établissemens augmentent d'année en année. Du reste, les directions de ces établissemens s'acquittent dignement de leur tâche. Les comptes pour 1840 et les budgets pour 1842 ont été transmis à l'administration provinciale qui, après examen les a arrêtés. On a partout soigné l'exécution des réglemens pour l'extirpation de la mendicité.

En 1841, on a arrêté dans la province 9 mendians et un vagabond qui, ainsi que 20 indigens qui se sont présentés volontairement ont été envoyés aux colonies de bienfaisance; on y a encore envoyé 30 personnes qui n'appartenaient pas à la province mais qui étaient venues s'y fixer. En 1841, on a soigné, dans les dépôts de mendicité de la Société de Bienfaisance et pour le compte des communes, 165 personnes, ce qui a donné lieu à une dépense de 5986 florins $28\frac{1}{2}$ cs. Le nombre des enfans abandonnés et des orphelins soignés en 1841 dans les établissemens de ladite Société pour le compte de quelques communes zélandaises, a été de 62, pour lesquels on a payé une somme de 1671 florins 23 cs. 225 administrations de bienfaisance ont secouru, en 1841, 8751 personnes dont 4034 pendant toute l'année et 4717 temporairement, ce qui a donné lieu à

FEUILLETON.

EUGÈNE SUE.

Eugène Sue! il est en ce moment le héros du monde littéraire et du beau monde! Il tient attentif à ses histoires les plus beaux salons parisiens. A ce nom-là, s'arrête toute conversation commencée; plus d'une jeune femme, pour savoir la suite du roman de la veille, a oublié de lire une lettre d'amour, ou même d'y répondre. Qui est-il? D'où vient-il? Au fond de quelles corruptions a-t-il donc vécu? Au milieu de quelles élégances? Cette homme sent à la fois l'ambre et l'odeur des halles. Il parle l'argot à merveille, et aussi parle-t-il à merveille le plus fin et le plus délicat jargon des meilleurs boudoirs. Il [illegible]; il attire, il épouvante, il charme. Il porte avec la même bonne grâce le haillon de l'échappé des bagnes et l'habit brodé des gentilhommes de la chambre; d'une jambe il traîne le boulet des galères; mais aussi à l'autre jambe il a des bas de soie brodés à jour, et son pied est enfermé dans un soulier verni à talons rouges. Cet homme, qui s'est essayé long-temps à raconter des histoires de marins, de sauvages, des histoires à l'eau de goudron, tout d'un coup il a quitté la mer pour la terre ferme, les sables de l'Océan pour le sol mouvant et pour les passions du beau monde; tout d'un coup il s'est emparé en maître du roman moderne, et à cette heure il règne où il veut régner; on l'entoure en lui disant : *Des contes! des contes!* Il a fait oublier les poètes, les historiens, les philosophes, tous les romanciers, tous les autres rêveurs; il a réduit au silence les faiseurs de drames, et les faiseurs de comédies, et les faiseurs de voyages; on ne voit que lui, on n'entend plus que lui. On l'appelle le rêve. On se couche en se disant — à demain! Et le lendemain, les belles dames le retrouvent à leur réveil, et d'un œil appesanti par le sommeil de la nuit, leur premier soin est de chercher *la suite* du feuilleton d'hier. Et pendant le jour, les lecteurs revoient tout éveillés, l'un après l'autre, ou tous ensemble, ces fantômes, ces délires, ces visions, ces fantaisies de toutes sortes, moitié Callot et moitié Greuse, moitié fange et moitié diamant. — Des cris obscènes, de chastes baisers, — des plaies hideuses, une peau fraîche et veloutée, — des borgnesses et de beaux yeux limpides et bleus comme le ciel, — des perles et des dents moisies, des charlatans et des chevaliers, des savetiers [illegible] héros. M. Eugène Sue, c'est l'Arioste du faubourg Saint-Germain et de la place Maubert!

Nous avons entendu raconter que l'histoire de *Clarisse Harlowe*, cette hautaine vertu, publiée par fragmens, avait soulevé les sympathies unanimes de l'Angleterre. Dans les trois royaumes, c'était une émotion universelle; on écrivait de toutes parts à l'auteur : *Ne la tuez pas! ne la déshonorez pas! respectez-la!* L'Angleterre tout entière avait fait de la vertu de Clarisse Harlowe une question nationale. L'honneur de cette puritaine, c'était l'honneur même des nobles filles de la Grande-Bretagne. Nous avons entendu dire que Marivaux fit durer 16 ans l'histoire de *Marianne*, et qu'à cette simple histoire de Marianne s'intéressa, pendant 16 ans, tout ce siècle qui était le siècle de l'*Héloïse* et des *Liaisons dangereuses*; mais notre romancier Eugène Sue n'est pas de ces hommes qu'on attendrait, je ne dis pas seulement une année, mais seulement huit jours.

Attendre quand il raconte, attendre quand il s'est lancé une bonne fois dans ces tumultes et dans ces désordres, attendre quand il veut bien consentir à nous promener dans ces fanges et dans ces sentiers fleuris, attendre qu'il ait culotté sa dernière pipe ou séduit sa dernière duchesse, c'est impossible! Une fois qu'il s'est mis à marcher, il faut le suivre, il faut marcher, il faut assister à ces coups de poings et à ces coups d'épée, à ces blasphèmes et à ces tendresses, à ces gros jurons de cabaret et à ces *concetti* de boudoir. L'*arlequin* est servi tout fumant devant vous, pattes de poulet, têtes de faisans dorés, bœuf et perdrix, choux et petits pois, salade et fraises, le sel et la crême, la pêche au vin à côté d'une chique de tabac; arrosez-moi tout cela d'une goutte d'huile, d'un verre d'eau-de-vie et de clous de girofle, après quoi vous m'en direz de bonnes nouvelles. L'arlequin est un plat littéraire de l'invention de M. Eugène Sue. Sa découverte, culinaire, il l'a appliquée à la littérature : c'est à s'en lécher les doigts... et l'esprit.

Toujours est-il que ce diable d'homme n'a plus souci de rien ni de personne. Maintenant que par la force même de ses inventions, le lecteur en est venu à lui pardonner toutes ses audaces, il en est venu, lui, à ne plus se gêner et à vous montrer, dans son plus affreux déshabillé, la pauvre espèce humaine. Rien ne l'arrête, ni les plaies purulentes, ni les maladies les plus cachées, ni les difformités les plus honteuses; il peint tout ce qu'il voit, il raconte tout ce qu'il entend; son sans-gène tient du cynisme, avec cette différence cependant que tout d'un coup il se met à rougir de ces nudités infâmes, et alors il vous jette à pleines mains le velours, la soie, les dentelles, les fleurs en plein hiver, la glace en plein été; ce ne sont que chevaux anglais, armoiries, voitures brillantes, hôtels splendides, des perles, des diamans, de blanches épaules, et des sourires, et des regards, toutes les recherches, tous les hasards, toutes les folies du luxe et de l'amour. Or, encore en tout ceci, M. Eugène est un grand maître; il sait, mieux que personne, l'ameublement de la maison, les nécessités de l'écurie, les recherches de la toilette, les richesses de l'écrin, les belles grâces de la parure, le linge, les broderies, les odeurs, les gants, les mouchoirs, les rubans, la boucle de cheveux qui s'échappe du bonnet garni de dentelles, et tout ce que renferme l'encrier d'une femme, et tout ce que contient son cœur. Vous pouvez juger de l'habileté de cet homme par cet exemple : Il y avait l'autre soir, dans une maison brillante, une aimable femme qui s'était habillée d'après l'indication exacte qu'elle avait rencontrée dans un des chapitres de *Mathilde*, et chacun de s'extasier devant le goût, la grâce et la coquetterie de cette femme. Le moyen de ne pas réussir, quand on pousse aussi loin la science de la forme et de la couleur!

Mais, ditez-vous, que devient en tout ceci M. de Balzac? et vous avez raison de défendre M. de Balzac; lui aussi, il a excellé dans ces détails merveilleux. On n'a pas encore oublié la description de la *Pension Bourgeoise* du père Goriot, non plus que cette armée de molles duchesses étendues sur les bergères, cette armée de sultans couchés sur les sophas. M. de Balzac, sans doute est l'inventeur du genre, mais il est resté un inventeur timide, un descripteur timoré; il ne va guères plus loin, en fait d'ignoble, que ces plateaux et cette pendule sur lesquels les mouches de la pension bourgeoise déposent leurs ordures durant l'été; il ne va guères plus loin que le fard sur la joue de ces dames et le vernis sur les bottes de ces messieurs: mais notre compère Eugène Sue, par le Ciel! ce n'est pas lui qui voudrait s'amuser aux bagatelles des mouches sur le cadran de la pendule; en revanche il ira vous chercher, s'il le faut, un tonneau tout entier parmi ces tonneaux nocturnes qui enlèvent les immondices de la ville, et quant au fard des belles dames et au vernis des beaux messieurs, il y a long-temps qu'il a mis le vernis sur les joues de ces dames et le fard sur les bottes de ces messieurs, qu'il vous les a déshabillés des pieds à la tête, et non seulement déshabillés, mais encore disséqués, décomposés, momifiés, ganalisés, c'est à reculer d'épouvante! Mais cependant telle est la force de la vérité, que l'on veut savoir comment sont faits ces lambeaux qui n'ont plus de nom dans aucune langue, sinon dans la langue des forçats, des filles de joie et des voleurs.

Après la vérité de ces sinistres et folles peintures, ce qui les fait vivre, c'est l'esprit, c'est la verve, c'est la passion, c'est le sel impitoyable que l'auteur jette à pleines mains. Certes, celui-là n'est pas le seul romancier de nos jours qui se complaise dans les fanges et dans les ordures sociales; mais il est le seul qui sache élever cette boue et cette fange à la hauteur d'un tableau de genre. Il y a dans toutes les compositions de Téniers un certain homme qui, tourné contre la muraille, satisfait en plein public à un besoin

une dépense de 199,604 florins 12 ½ cs. ou de 22 fl. 81 par tête. Cette dépense ainsi que les autres frais de ces établissemens ont été couverts par leurs revenus qui se sont élevés à 289,190 fl. 64 cs., y comprise une somme de 73,693 fl. 57 ½ cs. en subventions communales.

Dans les 10 hospices de la province, on a soigné 794 indigens d'où est résultée une dépense de 64,389 florins 06 ½ cents. Cette dépense a été couverte par les voies et moyens ordinaires de ces hospices, par les collectes et les dons et par des subventions communales au montant de 30,348 fl. 66 c. Dans 3 hôpitaux, on a traité 210 patiens. Les dépenses de ces hôpitaux ont été de 20,976 fl. 77 c. et les recettes de 23,970 fl. 61 c. 4446 enfans de pauvres ont reçu *gratis* l'enseignement dans les écoles de charité et dans les écoles communales. L'atelier de charité de Middelbourg a procuré du travail et du pain à 126 ouvriers. Il y a encore dans cette ville deux ateliers de charité, pour compte particulier, qui ont occupé 325 ouvriers.

Le nombre des tontines pour les malades et pour les funérailles n'a pas subi de variations depuis le dernier exercice, mais le chiffre des actionnaires s'est accru de 69. En 1841, il a été dépensé par ces tontines en faveur de 249 actionnaires, une somme de 5554 florins 15 cents. Huit commissions philanthropiques particulières établies à Middelbourg, Zierickzée, Goes, Tholen, Flessingue, Veere et West-Capelle ont fait, pendant l'hiver, des distributions de pain, d'alimens chauds, de combustibles, de vêtemens et de secours pécuniaires. Ces diverses distributions ont donné lieu à une dépense de 13,058 florins 90 cents.

Dans les sept monts-de-piété, on a fourni de l'argent sur 110,835 gages. On a de nouveau affermé pour six ans le mont-de-pitié de Middelbourg, et l'on a pris des mesures dans l'intérêt de la conservation des monts-de-piété des autres villes. Il y a à Middelbourg deux fonds de veuves qui ont payé en 1841 une somme de 2,409 fl. 62 cents à 51 actionnaires. La Société de Maternité, qui compte 126 membres contribuans, a dépensé, pour secourir 71 femmes en couches, une somme de 847 florins 45 1/2 cents. Les recettes de cette Société, y compris le don annuel de 200 florins fait par S. M. la reine, ont monté à la somme de 899 florins 60 cents. La Société dite *Zeeuwsche Dorcas* à Middelbourg, qui se compose de 215 membres, a distribué des secours et des vêtemens à 653 personnes peu aisées. La dépense qui en est résultée s'élève à 1,524 florins. Les revenus de cette Société montent à 1,601 fl. 38 c.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Nouvelles et Faits Divers.

L'Oberdeutsche Zeitung, (Gazette de la Haute-Allemagne), qui se publiait à Carlsruhe, cesse de paraître comme journal quotidien. Cette feuille reparaîtra sous le nom de *Deutsche Wochenzeitung* (Gazette hebdomadaire de l'Allemagne). Le premier numéro de ce nouveau journal qui défendra les mêmes principes que son prédécesseur, paraîtra au mois de décembre prochain.

— On mande également de Carlsruhe, que le député Mathy, ancien rédacteur de la *Nationalzeitung* (Gazette nationale) a l'intention de fonder un nouveau journal qui défendra les principes et les vues de la majorité de la Chambre, c'est-à-dire de l'opposition. Ce qui prouve, dit le correspondant, combien le peuple s'est intéressé aux débats des Chambres, c'est que le *Landtagszeitung* (journal de la Diète), tous frais faits, a donné, quoique vendu à un prix très-bas, un bénéfice net de plus de 2000 fl.

— On mande de Christiania, à la date du 23 septembre, que l'on se propose de faire des essais pour touer dans le port, la carcasse du vaisseau de ligne russe naufragé, l'*Ingermannland;* cependant, cette opération si difficile, ne pourra guère s'effectuer qu'au moyen de la vapeur. Il se trouve, entr'autres, à bord pour plusieurs cent mille roubles de toiles à voiles et de toiles ordinaires. Il paraît qu'il a été sauveté en tout 498 personnes. La nouvelle se confirme que le commandant du vaisseau, capitaine Trespin, âgé de 60 ans, est arrivé avec sa femme, à Mandal. Il s'y trouve aujourd'hui en tout douze officiers sur 35 qu'il y avait à bord. On a sauvé aussi la caisse d'épargne des équipages, contenant 12,966 roubles banco. Les sauveteurs ont renoncé à réclamer des matelots, la prime qui leur revient, se réservant de réclamer auprès du gouvernement russe la récompense qui leur est due légalement.

— On mande de la forêt de Thuringe, à la date du 27 septembre :

« Une émeute a eu lieu à Kieselbach, village situé près d'Eisenach. Les marchands de grains avaient, comme d'ordinaire, déjà chargé leurs voitures de céréales qu'ils venaient d'acheter, lorsque les habitans pauvres de l'endroit, auxquels ces transports de grains rendent extraordinairement difficile de s'en procurer, même avec de l'argent comptant, se réunirent autour du chef de l'endroit en le suppliant de s'opposer à ces enlèvemens. Cet homme crut devoir céder à leurs instances. Il s'avança à la tête du rassemblement vers la place sur laquelle stationnaient les voitures des marchands de grains, et, avec une hache dont il était porteur, il brisa les roues des voitures, et les marchands furent assaillis des plus dures injures de la foule jusqu'à ce que la police vînt les tirer des mains du peuple. On instruit contre les instigateurs. »

— On mande de Bistritz, le 7 septembre, au *Messager de Transylvanie :*

Hier, au soir à cinq heures, le feu a éclaté dans une maison inhabitée. Selon toute apparence le feu a été mis aux écuries. Cet incendie qu'aucun effort ne pouvait arrêter, a dévoré en moins de trois heures une centaine de maisons. Si le vent n'avait cessé de soufler, toute la ville serait devenue la proie des flammes. »

— On écrit de Paris à la *Gazette Universelle* d'Augsbourg :

« Il n'est peut-être pas sans intérêt de savoir ce que sont devenus les principaux St-Simoniens. Voici quelques détails à cet égard. Lambert se trouve en Egypte et y est devenu Lambert-Bey; Duvergier fait des vaudevilles; Michel Chevalier est au conseil-d'état, et écrit pour le *Journal des Débats* des articles d'économie politique et de critique littéraire; Carnot est député; Cazeaux dirige le dessèchement des Landes, et se distingue par ses entreprises industrielles; Transon et Dugied, à la surprise de tous, sont rentrés dans le sein du catholicisme; Margerin est professeur à l'Université catholique de Belgique; Percire est attaché à l'administration supérieure du chemin de fer de Versailles; Laurent a accepté une place de juge à Privas, et a écrit une histoire populaire de Napoléon; Olin de Rodrigues, l'un des meilleurs esprits, s'occupe à présent de finances; Mme Bazard, et son gendre M. Cheson sont rentrés dans le sein du catholicisme, ce dernier rédige même l'*Univers Religieux*, Jean Renaud, et Pierre Leroux, têtes éminemment philosophiques, poursuivent en silence leurs premiers travaux et leurs premières études; Eichthal est resté banquier, après comme avant; c'était le plus fidèle et le dernier des partisans d'Enfantin. Quant au père Enfantin lui-même, pape de la nouvelle église, il est rentré dans la vie privée, et habite une maison de campagne aux environs de Lyon où il est maître des postes.

— Dernièrement, à Londres, on a procédé au développement d'une momie de femme donnée à la Société d'Histoire Naturelle de Shrewsbury par le docteur Batter. Cette opération intéressante a eu lieu en présence d'un grand nombre de spectateurs, et surtout de dames. L'opération devant être traitée délicatement (sur le cercueil contenant cette momie, on lisait que c'était le corps de Tennor-en-Rhious, prêtresse d'Amoy, consacrée à Osiris, président dans l'Ouest, seigneur d'Abydos, afin qu'il fît faire des offrandes pour le repos de l'âme de la défunte), M. Brich, du musée anglais, a commencé par enlever les bandelettes qui entouraient les pieds: il a enlevé successivement des centaines de petites bandelettes très-fortes et dont la couleur était peu altérée. Sur une des bandelettes se trouvait une inscription disant que l'âge de la momie était 21 ans. Lorsque les bandages du cou ont été enlevés, la tête s'est détachée du corps; elle était en état de conservation parfaite. Plusieurs dents garnissaient encore les mâchoires. Les cartilages des oreilles étaient parfaits; la chair séchée ressemblait à du pain d'épice brun. Le corps a été découvert avec une grande difficulté. Les embaumeurs l'avaient trempé si souvent de bitume chaud, que la peau était devenue adhérente au linge. Cependant l'opération a pu être terminée. Tout était intact à l'exception des ongles. Les pieds étaient petits et racornis; on a fini par arriver à découvrir les mains croisées sur l'abdomen. Peu à peu on parvenait à exposer aux yeux des spectateurs attentifs une cuisse, une épaule, et enfin un corps humain, remontant à trois mille années, s'est trouvé exposé aux regards de la société. L'opération a duré trois heures.

— Un voyageur décrit ainsi un combat de boxeurs, cet ignoble duel en usage dans la Grande-Bretagne :

« Quand les deux hommes, l'un Ecossais, l'autre Irlandais, furent en présence à deux pas de distance, il se fit un silence général. Le regard de l'Irlandais, d'abord morne et glacé, se ranima; toutefois il n'avait pas dans sa pose l'énergique élégance de son ennemi; on voyait qu'il n'appartenait pas à une école aussi sévère, aussi classique, mais s'il y avait moins d'art, il y avait plus de ruse. Le boxeur irlandais était un élève de la nature, et qui avait eu l'expérience pour maître.

» Bientôt ils se menacèrent. Après les feintes vinrent les coups, d'abord portés à faux, bientôt terribles. L'Irlandais cherchait à frapper en dessous, l'Ecossais frappait debout, à hauteur de ses épaules; son pied partait avec le bras avec une précision gymnastique, et dans ce mouvement impétueux le corps chassait l'épaule de toute sa vigueur, communiquant ainsi au bras une puissance irrésistible. Cinq fois l'Irlandais fut renversé à terre; ses amis l'entouraient alors, lui essuyaient le visage, lui parlaient à l'oreille une langue passionnée; leurs traits respiraient la lutte, ils ne voyaient que lui. J'aurais voulu pour la moitié de ma vie pouvoir intervenir; j'étais cloué à la place que je m'étais faite, attentif aux moindres choses, à un meurtre que je ne pouvais empêcher, muet d'épouvante, sous l'impression la plus douloureuse.

» A la cinquième fois que l'Irlandais fut renversé, il fut un quart d'heure avant de reprendre ses sens... Il était tombé entre les roues des voitures avec tant de violence, que chacun le crut mort.

» L'Ecossais respirait une joie féroce. Déjà la multitude commençait à s'ébranler, lorsque l'homme qui assistait plus particulièrement l'Irlandais fit signe de la main que tout n'était pas fini... L'Irlandais avait été relevé sur son séant; des mains amies l'entouraient, le soutenaient; des figures pâles, animées d'une expression indéfinissable, se collaient à la sienne; on faisait descendre dans son oreille des mots mystérieux qu'il écoutait comme le pénitent qui va mourir écoute la parole d'un prêtre. Tous les yeux étaient fixés sur cet homme, qui semblait se débattre entre l'agonie et le désir de la vengeance. Il resta long-temps assis immobile; puis il adressa quelques paroles à celui qui le soutenait, regardant chaque fois l'Ecossais. Ensuite il prit sa tête à deux mains, se cachant ainsi la figure, et paraissant se recueillir. Une demi-heure après il se découvrit le visage en croisant ses bras sur sa poitrine; ses traits avaient pris l'expression d'une sombre résolution. On l'aida à se lever. Il promena autour de lui un long regard scrutateur; ses amis l'entourèrent encore, lui parlant avec une véhémence, une chaleur que j'essaierais vainement de dépeindre. Enfin, on le laissa libre, et le combat recommença. L'Écosssais n'avait plus la même agilité; il avait été frappé plusieurs fois au flanc, et sa figure attestait par sa pâleur que ce n'avait pas été en vain; toutefois j'étais loin, pour ma part, de m'attendre à ce qui allait arriver. Le boxeur irlandais, après avoir esquivé plusieurs attaques, se rapprocha tout-à-coup de son ennemi par un mouvement désespéré, les poings hauts, comme s'il voulait le frapper au visage, et, rejetant l'épaule droite en arrière, lui donna dans le côté un coup si furieux, que l'Ecossais tomba pour ne plus se relever.

J'aperçus à cet instant un médecin de mes amis. Je lui pris le bras et l'entraînai vers le lieu où était étendu le malheureux boxeur; il nous fut impossible d'en approcher; seulement nous entendions ce mot répété par tous ceux qui sortaient du groupe qui l'entourait: *Dead! Dead!* (Mort! Mort!)

EXTÉRIEUR.

AMÉRIQUE — On a reçu le 3 octobre à Londres, par le steamer *Caledonia* arrivé à Liverpool, des nouvelles de New-York jusqu'au 16 septembre : ces nouvelles n'ont pas beaucoup d'importance. Le Congrès s'est ajourné le 31 août après avoir voté le bill pour la révision du code judicaire, qui a reçu la sanction du président.

On n'avait encore reçu à New-York aucune nouvelle du pyroscaphe *Great-Western*, parti de Bristol le 25 août dernier.

— Le *New-York-Herald* contient le passage suivant sur la situation commerciale des Etats-Unis:

« Le commerce et l'industrie ont repris une nouvelle activité. Depuis l'adoption du nouveau tarif, un grand nombre de manufactures sont en activité et des milliers d'ouvriers ont reçu de l'ouvrage; comme la récolte des grains a été très-abondante et que celles du coton, du sucre et du tabac promettent aussi d'être satisfaisantes, l'hiver sera beauconp moins rude cette année que l'année dernière. »

— Les nouvelles du Mexique font prévoir une heureuse issue aux différends existant entre cette république et le Texas; on espère qu'ils seront réglés à l'amiable par la médiation de quelques puissances étrangères. Cependant, Santa-Anna continuait ses préparatifs militaires.

---

naturel. Cet homme, ainsi tourné, sert, pour ainsi dire, de signature à toutes les compositions de l'illustre Flamand, et il leur donne une authenticité incontestable. D'où vient cependant que cet homme-là non seulement est supporté, mais encore recherché par les plus chastes et les honnêtes regards? C'est que Téniers vous représente ce bon homme sans façon, tel qu'il se rencontre et se comporte dans toutes les tabagies flamandes; c'est qu'ensuite cet homme y va si naïvement, il se doute si peu qu'il fait là une action inconvenante, que l'on serait le très-mal venu à rougir et à s'écrier — *fi donc !* Ainsi agit M. Eugène Sue avec ses héros dans leurs postures les plus hasardées. Il les pose vigoureusement dans son tableau, et une fois posés sur leurs deux jambes, il les dessine à la façon d'un Flamand qui a foi en l'éclat et en la verve de sa couleur. L'esprit dans le roman, c'est le sang qui coule dans les veines de l'homme. La comédie, au milieu de ces drames lamentables, c'est le miel au bord du vase tout rempli d'une amère liqueur; le bon mot, dans la bouche de ces bandits, vaut tout autant qu'une reprise faite à leurs vêtemens en guenilles. Une larme dans ces yeux que la colère enflamme, un bon mouvement dans ces cœurs pervertis, produit le même effet que le rosier à la porte du tapis-franc, qu'un rayon de soleil dans la cour obscure de ces maisons hideuses, qu'un petit chant d'oiseau dans ces mansardes où la faim, la soif et la honte, chantent le trio de la misère et du désespoir.

De cet esprit qui éclaire, de cette gaieté qui anime, de cette verve railleuse qui justifie tant de choses, sinon toutes choses, M. Eugène Sue est pourvu abondamment. Rien autant qu'on en peut avoir. C'est là son grand art de se tirer des passages les plus dangereux, des crises les plus difficiles. A l'instant même où vous allez vous indigner et rejeter son livre avec horreur, soudain notre homme vous jette un sarcasme inattendu qui vous fait reprendre le livre avec fureur. S'il s'amuse à provoquer toutes vos nausées, s'il vous force à flairer, dans ses deux mains bien gantées, toutes sortes de purulences ramassées dans tous les cloaques, eh bien! surmontez votre dégoût et laissez faire le romancier; il saura bien vous laver de toutes ces souillures, et vous, vous retrouvant, après tant de dégoûts, au milieu de toutes sortes de grâces, d'élégances et de calineries, vous n'aurez plus que des actions de grâces à rendre à un si complet, si infatigable, si charmant et si terrible amuseur.

C'est donc là un succès mérité, complet, retentissant. De tous les héros sortis de ce génie en travail, le peuple sait le nom, le prénom, le sobriquet. Le peuple les a vus de ses yeux, il les a touchés de ses mains, il vous dirait au besoin quel taudis ou quel palais ils habitent et jusqu'aux moindres meubles de leurs maisons. Tout cela est vivant et grouillant; la comédie même n'a pas plus de réalité, le dialogue même n'a pas plus de puissance. A coup sûr, dans un pareil succès, il y a de quoi contenter l'esprit le plus ambitieux. Vivre un jour, seulement un jour, avoir pendant tout un jour, à soi tout seul, la curiosité, l'intérêt, la passion, l'âme du lecteur, voilà la gloire.

(*Feuilleton des* Débats.)

JULES JANIN.

COURS D'ESPRIT,

A L'USAGE DE CEUX QUI N'EN ONT PAS.

MÉLANGES ANECDOTIQUES.

Lors de l'arrêté qui admettait le calcul par système décimal, on entendait crier dans les rues : Voilà l'ordonnance du préfet de police qui défend de compter autrement que par centimes; la voilà pour un sou.

— C'était par la culture des lettres et des arts que Philippe IV se consolait de la perte du Roussillon, du Portugal et de la Catalogne. Quand il monta sur le trône on le surnomma le Grand, et pour emblême on lui donna un fossé avec cette devise : « Plus on lui ôte, plus il est grand. »

— La musique du *Jugement de Midas*, de Grétry, fut sifflée à la cour et applaudie à Paris. C'est à ce sujet que Voltaire adressa au célèbre compositeur le quatrain suivant :

« La cour dénigre tes chants,
Dont Paris disait des merveilles.
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles. »

— Freret fut jeté dans un des cachots de la Bastille sans qu'il sût pourquoi. On le mena devant M. Azon, lieutenant de police. « Pourquoi me traite-t-on ainsi? dit Freret. — Vous êtes bien curieux, » lui répond froidement le ministre.

— La Fontaine, à la première représentation de son opéra d'*Astrée*, était dans une loge derrière des dames qui ne le connaissaient point. Il se déchaînait contre la plupart des endroits de ce poëme en s'écriant : « Cela est du dernier détestable! cela est pitoyable! » Ces dames, ennuyées de l'entendre se déchaîner ainsi, lui dirent : « Monsieur, mais cela n'est pas si mauvais, et l'auteur d'ailleurs est M. La Fontaine. — Eh! mesdames, reprit-il, cela n'empêche pas que la pièce ne vaille pas le diable. Ce La Fontaine est un stupide; je le connais: c'est moi-même. » Il sortit après le premier acte, et s'en alla au café Marion, où il s'endormit dans un coin. Un homme de sa connaissance entra, et, surpris de le voir, il s'écria : « Comment donc, M. de La Fontaine est ici! Ne devrait-il pas être à la première représentation de son opéra? » A ces mots l'auteur se réveille, et dit en bâillant: « J'en viens; je m'étais déchaîné contre le premier acte, qui me déplaisait souverainement; on n'a pas voulu m'en croire: je n'ai pas voulu en entendre davantage. J'admire la patience des Parisiens. »

— Louis XIV ayant demandé à Bourdaloue ce qu'il pensait du père Honoré, capucin qui prêchait avec peu d'éloquence et beaucoup d'onction, Bourdaloue répondit : « Sire, le père Honoré écorche les oreilles et déchire les cœurs; à ses sermons on rend les bourses que l'on a coupées aux miens. »

— La première fois que Casauban vint en Sorbonne, cet édifice n'avait pas encore été rebâti. On lui dit : « Voilà une salle où il y a quatre cents ans qu'on dispute. » Il demanda : « Qu'a-t-on décidé? »

— « Si j'étais roi, disait le marquis de l'Angle, et que dans une de mes villes il mourût quelqu'un de misère, je ferais assembler tous mes riches, et je les ferais décimer. »

— Un filou s'avise un jour de décrocher une pendule dans un des appartemens de Louis XIV. A l'instant qu'il faisait son coup, le roi entre. Le voleur, sans perdre la tête, dit : « Je crains bien que l'échelle ne glisse. » Le prince, persuadé que ce ne peut être que quelqu'un du service qui décroche cette pendule pour quelque réparation, tient le pied de l'échelle, de crainte d'accident. Quelques heures après, on se plaint au monarque qu'une pendule a été enlevée dans un des appartemens, on ne sait par qui ni comment. « N'en dites rien, dit le roi; je suis complice du vol, c'est moi qui ai tenu l'échelle pendant qu'on la décrochait. »

— Le premier maréchal Boufflers s'acquit un honneur infini par sa belle défense de Lille, assiégé par le prince Eugène en 1708. Lorsqu'après quatre mois de siégée il fallut enfin rendre la place, et que le prince Eugène vit le maréchal, il lui dit : « Je suis fort glorieux d'avoir pris Lille, mais j'aimerais encore mieux l'avoir défendue comme vous. »

— Lamothe Le Vayer ayant fait un livre qui n'eut point de vogue, son libraire lui en fit des plaintes. « Ne vous mettez point en peine, lui dit-il, je sais un secret pour le faire acheter. J'emploierai mes amis pour le faire défendre; vous verrez que dès qu'il sera défendu, tout le monde voudra l'avoir. »

— Suivant les nouvelles de Buénos-Ayres, du 3 juillet, Rosas qui avait momentanément délégué ses pouvoirs au ministre des affaires étrangères, venait de reprendre ses fonctions, trop lourdes pour ce dernier.

Le 26 juin, l'amiral Brown avait mis en toute hâte à la voile avec cinq bâtimens de guerre dans la direction de l'île de Martin Garcias ; mais il était arrivé trop tard pour empêcher trois bâtimens de Montévidéo de forcer le passage et d'entrer dans l'Uruguay, où les Montévidéens ont construit une batterie dans une position avantageuse à Punta-Gorda.

TURQUIE. — Constantinople, 14 septembre. La distinction dont Méhémet-Ali vient d'être l'objet par sa nomination aux fonctions de Grand-Visir honoraire, prouve que Chosrew-Pacha a perdu une grande partie de son influence. Un diplomate distingué et jouissant d'une grande confiance auprès de la Porte, a fait présenter avant son départ de cette capitale, à S. H. le Sultan, une rapport sur la situation actuelle de la Turquie, et nommément sur la mauvaise impression que produirait dans l'Europe entière, la nomination de Chosrew-Pacha, au poste de Grand-Visir ; il aurait fixé aussi l'attention de S. H. sur les suites funestes qu'aurait cette nomination pour la Turquie. Ce rapport doit avoir fait une vive impression sur le Sultan et l'avoir fait chanceler dans la foi qu'il avait mise en Chosrew-Pacha. Par le titre conféré à Méhémet-Ali, il ne serait pas impossible qu'un jour, dans un moment critique, ce Pacha ne fût appelé à Constantinople, pour être placé à la direction suprême des affaires. (*Gaz. Univ. de Leips.*)

— *Des Frontières*, 21 septembre. Le vieux Wutschitsch, qui était allé à la poursuite du petit nombre de partisans du prince Michel, est de retour à Belgrade. On ne sait encore rien de positif sur les résultats de son expédition ; à Semlin on craint que la bande de Mitschitsch n'ait été dispersée, attendu qu'à Belgrade on prépare des fêtes, en commémoration d'une nouvelle victoire. Ce qui est certain, c'est que Wutschitsch n'a pas ramené à Belgrade toutes les troupes qui l'avaient accompagné à son départ. Les courtisans du prince en concluent que Wutschitsch a éprouvé un échec, et qu'il a perdu une partie de son monde, ce à quoi, au reste, on n'ajoute pas beaucoup de foi.

On croit communément qu'à l'approche des troupes du gouvernement provisoire, le petit nombre de soldats sous le commandement de Mitschitsch s'est dispersé et que Wutschitsch a envoyé une partie des siens à leur poursuite.

Il paraît que le prince Michel ne veut pas, pour le moment, s'éloigner de la frontière, et qu'il attend, mais sans doute en vain, qu'il s'opère un nouveau mouvement en sa faveur.

Le seul espoir qui lui reste, ce sont les puissances européennes ; elles seules pourraient empêcher le Sultan de confirmer l'élection d'Alexandre Pétrowitsch.

On ne saurait nier du reste qu'en ce moment l'opinion publique en Servie, se prononce fortement contre la famille Milosch. Le prince Michel est généralement regardé comme incapable et comme d'un caractère faible et l'on représente sa mère, la princesse Luibicza, comme bigote et artificieuse. Elle seule, dit-on a conduit le gouvernement ; son fils, nullité politique, a toujours été compté pour rien dans le pays. La princesse, de son côté, a suivi les inspirations de ses passions, et a tenu éloignés de la Servie, par vengéance particulière, des hommes tels que Wutschitsch et Pétroniewitsch qui, malgré leurs fautes, ont rendu d'importans services au pays.

La princesse trop entièrement soumise à l'influence du clergé, ne pouvait reconnaître ni apprécier, avec impartialité, la situation et les besoins du pays. Dans ces dernières années, sa principale attention s'était portée sur la question relative au primat de l'église, comme si de cette question dépendait le bonheur ou le malheur du peuple servien. Toutefois, il serait difficile de dire jusqu'à quel point ces plaintes sont fondées, mais on doit ne pas oublier qu'il est facile au parti vainqueur de déclamer contre le parti vaincu, et que tous les motifs allégués ne pourront justifier la déposition violente du prince Michel.

(*Gaz. Univ.* d'Augsb.)

Alexandrie, 7 septembre. Six vaisseaux de ligne et deux frégates ont mis en mer sous les ordres de Saïd-Pacha. On dit que le vice-roi restera plusieurs jours à bord de cette flotte. Avant de mettre à la mer, les matelots ont reçu une solde d'une année, comme à-compte sur la paie qui leur est due depuis 26 mois.

— L'affaire du consul sarde au Caire paraît se compliquer. Le janissaire qui avait défendu le consul outragé, en frappant de son bâton le chef des douanes, a été arrêté par l'ordre de Shérif-Pacha et a reçu une punition de 500 coups de bâton. Le consul sarde ayant porté plainte auprès de Mehemet-Ali, celui-ci lui a répondu que Shérif-Pacha avait cru que le janissaire n'était plus attaché au consulat, car il n'avait fait arrêter ce dernier que lorsqu'il avait demandé un certificat d'entrée pour les effets de la personne qui devait remplacer le consul. Sur une réponse aussi évasive, le consul-général de Sardaigne a demandé de nouvelles instructions.

RUSSIE. — St-Pétersbourg, 20 septembre. S. A. I. le grand-duc Michel a quitté hier Pawlowsk, pour aller visiter les forteresses situées sur les frontières de l'empire et du royaume.

Dans les dix dernières années la civilisation a fait des progrès étonnans parmi les classes moyennes de ce colossal empire, elle s'est répandue dans les régions les plus éloignées, qui jusqu'ici étaient restées étrangères à toute culture, telles que les contrées immenses de la Sibérie. Il existe déjà dans les Sibéries occidentale et orientale plusieurs établissemens d'éducation pour les deux sexes, et leur nombre s'accroît d'année en année. Irkutsk, capitale de la Sibérie orientale, possède un collège organisé d'après les règlemens les plus nouveaux sur les écoles supérieures, la plupart des villages de cercle de l'une et l'autre Sibérie ont des écoles moyennes. Dans un grand nombre de communes des gouvernemens d'Irkutsk et de Jéniseisk il existe des écoles paroissiales.

A Troizkosawsk, ville du gouvernement d'Irkutsk, il y a deux écoles spéciales, dans l'une on enseigne la langue russo-mongole et dans l'autre le chinois. Toutes deux sont très-fréquentées. Les élèves qui en sortent jouissent à leur entrée au service de l'état de priviléges particuliers. Irkutsk possède aussi un séminaire où l'on forme de jeunes ecclésiastiques. Dernièrement une dame très-charitable a donné une grande partie de sa fortune pour la fondation d'une maison d'orphelins dans cette dernière ville, et tout récemment encore M. de Rupert, gouverneur-général de la Sibérie orientale, a fondé un établissement d'éducation pour de jeunes dames des hautes classes de la société ; cet institut a une organisation admirable.

La partie de la flotte de la Baltique, qui d'ordinaire prend ses quartiers d'hiver à Revel, y est arrivée il y a quelques jours.

AUTRICHE. — Vienne, 27 septembre. LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Angoulême ont visité le pélerinage de Mariazell ; de là ils ont continué leur voyage pour Gœritz, où ils arriveront vers la fin du mois.

Les grandes manœuvres d'automne en Italie réuniront 50 à 60,000 hommes. Les troupes seront commandées par le feld-maréchal Radetzky. L'archiduc François-Charles assistera aux manœuvres. Les opérations s'étendront depuis Etsch jusqu'à Chiese et dureront du 4 au 10 octobre.

Pesth, 20 septembre. Cette année a eu lieu à Pesth la première exposition de l'industrie nationale ; c'est un des événemens des plus importans pour la Hongrie, dont le développement tant industriel qu'intellectuel fait d'années en années plus de progrès. Une foule d'objets avaient été envoyés à cette exposition par plus de 213 artistes et fabricans, tous appartenant à la Hongrie. LL. AA. II. l'archiduc palatin, ainsi que Mme l'archiduchesse Marie-Dorothée, ont honoré cette exposition de leur auguste présence.

Lemberg, 19 septembre. Aujourd'hui a eu lieu l'ouverture de la Diète de Galicie.

On dit que S. A. I. l'archiduc Ferdinand se rendra à la frontière de la Galicie pour y complimenter S. M. l'empereur de Russie qui touchera cette frontière en se rendant de Wossnesensk à Varsovie.

PRUSSE. — Berlin, 28 septembre. On raconte ici que le roi a rejeté un projet de loi, sur la presse, qui lui était présenté en faisant observer que sa ferme volonté était de donner à son peuple une loi reposant sincèrement sur le principe de la liberté de la presse. Nous sommes d'autant plus disposés à ajouter foi à ce fait, que le roi a plus d'une fois déclaré que la liberté de la presse, loin d'être nuisible, constituait une condition essentielle de l'existence de toute vraie monarchie.

— Avant-hier, on voyait dans le *Lustgarten* six femmes en habit de villageoises, entourées d'une troupe nombreuse et joyeuse d'habitans de notre ville ; elles voulaient se rendre au château pour convertir le roi, ajoutant à plusieurs reprises, avec une pleine humilité qu'elles avaient reçu cette mission du St.-Esprit. Sur ces entrefaites la police arriva, et mit en attendant sous bonne garde, ces malheureuses femmes qui avaient quitté pour cela maris et enfans en Poméranie. Il paraît qu'elles ont été engagées à cette démarche par la secte des Piétistes.

— La *Gazette d'Etat* du 3 octobre, contient une publication du grand-maréchal de la cour, relative à la célébration du mariage, par procuration, de S. A. R. la princesse Marie avec S. A. R. le prince royal de Bavière. Cette célébration devait avoir lieu le 5.

BAVIÈRE. — Munich, 30 septembre. La feuille officielle publiée aujourd'hui contient une ordonnance royale concernant la création de chambres de commerce. Le roi se réserve d'en établir dans les villes et pour les districts du royaume que le temps et les circonstances lui feront désigner. Le roi fixera pour chaque ville et pour chaque district le nombre des membres des chambres de commerce. Celles-ci se composeront généralement, moitié de membres du commerce, et moitié de membres de l'état des fabriques et de l'industrie. Les chambres de commerce sont instituées dans le but d'aider de leurs conseils et de leur coopération le gouvernement, à développer le commerce et l'industrie et à surmonter les obstacles qui s'opposeraient à leur prospérité. Elles sont tenues de donner leur avis, toutes les fois que l'autorité les consulte.

HESSE-GRAND'-DUCALE. — D'après tout ce qui transpire dans le public, la fabrication de sucre de betterave dans le grand-duché viendra à cesser à la fin de cette année. Dans l'assemblée générale on aurait pris la résolution de ne mettre en œuvre que la provision existante, d'en réaliser successivement le produit, et de décider dans une réunion à tenir plus tard si par la suite on commencera à raffiner du sucre colonial, ou bien si l'on renoncera entièrement à l'entreprise et si d'on procédera à la liquidation. Les ressources pécuniaires qui restent à la Société décideront ici en dernier ressort. Il est fortement douteux que ces ressources présentent un capital actif suffisant. Tout ceci n'est à la vérité qu'un bruit que nous ne voulons pas garantir, car la direction centrale n'a pas jugé convenable jusqu'ici de faire connaître officiellement l'état des choses à ses divers actionnaires. (*Francfurter Journal.*)

ITALIE. — Rome, 23 septembre. Le St-Père est arrivé hier en parfaite santé de retour de Civita-Vecchia. Il a été reçu solennellement au palais Quirinal, par plusieurs cardinaux. Le son des cloches et l'artillerie du château St-Ange ont annoncé à la capitale cet heureux événement.

Mgr. Traversi, patriarche de Constantinople, est décédé avant-hier après de longues souffrances. Ce digne prélat était ami d'enfance du Pape, qui en fesait grand cas et qui l'a souvent visité durant sa maladie.

Florence, 24 septembre. On attend ici un vaisseau de guerre qui prendra à bord un grand nombre d'ouvrages de Thorwaldsen, pour les transporter à Copenhague.

SUISSE. — La députation chargée par le *Vorort* de se rendre à Neuchâtel pour complimenter le roi de Prusse, est de retour à Berne. La députation s'applaudit de l'accueil qui lui a été fait à Neuchâtel. Le roi lui a adressé des paroles très-amicales, et il a dit, entr'autres, que ses affections ne se bornent pas au canton de Neuchâtel, et qu'il éprouve les mêmes sentimens pour le reste de la Suisse.

— On lit dans l'*Helvétie* :

« Notre chargé-d'affaires à Paris, M. de Tschann, a eu, ces jours derniers, une conférence avec M. Guizot, ministre des affaires étrangères, dans laquelle il lui a fait connaître la plainte du *Vorort* concernant la violation de notre territoire, commise par des gendarmes français déguisés, qui sont venus arrêter près du Noirmont, canton de Berne, un citoyen soleurois qui avait pris du service en France. M. Guizot a répondu que si les faits se sont passés ainsi qu'ils lui étaient exposés, le gouvernement français s'empresserait de faire droit à la réclamation de notre autorité fédérale. Le *Vorort* demande que le déserteur Salzmann soit réintégré au lieu d'où il a été enlevé et que satisfaction soit donnée à l'égard de cette violation flagrante de notre territoire. »

ESPAGNE. — Madrid, 27 septembre. — (*Correspondance particulière.*) — Le gouvernement ne pouvait pas garder plus long-temps le silence sur les absurdes rumeurs accréditées par le *Mémorial Bordelais*, relativement à de prétendus projets financiers ruineux pour le crédit national. Aussi, la *Gazette de Madrid* répond-elle aujourd'hui même au vœu général en déclarant que ces rumeurs sont dénuées de tout fondement. Il serait heureux que ces démentis officiels rendissent les lecteurs moins crédules et moins disposés, surtout, à accueillir les bruits répandus par la malveillance, pour qui rien n'est sacré. Elle

---

La chose arriva comme l'auteur l'avait prévu, et l'ouvrage eut une seconde édition.

— Vespasien, se voyant sur le point de mourir, dit à ses amis, par une assez fine raillerie de l'adulation des Romains, qui déifiaient leurs empereurs après la mort : « Je sens que je deviens dieu. »

— Un général français jaloux et flatteur disait au duc d'Enghien, depuis le grand Condé, qui venait de remporter la célèbre bataille de Rocroi, en 1643 ; « Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire? — Je vous le demande, » répondit le prince.

— Euripide ne sollicitait aucune grâce, quoiqu'il eût pu le faire. Un jour même que l'usage permettait d'offrir au souverain quelques légers présens comme hommage d'attachement et de respect, Euripide ne parut pas avec les courtisans empressés à s'acquitter de ce devoir. Archélaüs lui ayant fait quelques reproches : « Quand le pauvre donne, il demande. »

— Un fat, faisant le dénombrement de ses défauts, disait modestement : « J'avoue pour moi, que je suis trop franc, trop véridique, trop libéral, trop officieux, trop intrépide, trop indulgent, etc. » Un vraiment honnête homme, peut-être un misantrophe, piqué de cette orgueilleuse confession, lui dit : « Monsieur, le dénombrement des vices dont vous vous accusez avec tant de franchise et de pudeur prouve assez que vous avez les vertus contraires. »

— Quelle pièce de théâtre eut jamais un dénouement plus véritablement tragique que celle jouée en Suède, en présence de Jean II, sous le titre de *Mystères de la Passion*? L'acteur qui faisait le rôle de Longis, voulant feindre de percer avec sa lance le côté du crucifié, ne se contenta pas d'une fiction ; mais, emporté par la chaleur de l'action, il enfonça réellement le fer de sa lance dans le côté de ce malheureux. Celui-ci tombe mort, et écrase de son poids l'actrice qui jouait le rôle de Marie. Jean II, qui était présent, indigné de la brutalité de Longis, s'élance sur lui à la vue des deux morts et lui coupe la tête d'un coup de cimeterre. Les spectateurs, qui avaient plus goûté Longis que le reste des acteurs, s'indignent si fort, à leur tour de la sévérité du roi qu'ils se jettent sur lui, et, sans sortir de la salle, lui tranchent la tête.

— Les Portugais, assiégés dans la citadelle de Diu en 1546 par une armée d'Indiens, se défendirent avec un courage qui paraissait au-dessus de l'humanité. L'acharnement était porté au point qu'un soldat, dans la chaleur de l'action, s'arracha plusieurs dents et les mit dans son arquebuse au défaut de balle qui lui manquaient.

— Un homme, soi-disant comme il faut, fut surpris trichant au jeu. Dans la colère qu'excita son action, on le jeta par une fenêtre du premier étage. Relevé de sa chute, il alla trouver un de ses amis pour lui demander ce qu'il avait à faire. « Je n'ai qu'un conseil à vous donner, répondit celui-ci, c'est de ne plus jouer qu'au rez-de-chaussée. »

— Un Gascon, qui avait perdu son argent au jeu, coucha avec celui qui le lui avait gagné. La nuit, il glissa la main sous le chevet de son compagnon pour reprendre son argent. L'autre le surprit, et lui demanda ce qu'il faisait. « Mon ami, répondit le Gascon, je prends ma revanche. »

— Un sot se vantait devant Rivarol de savoir quatre langues. « Je vous en félicite, lui dit-il ; vous avez quatre mots contre une idée. »

— Un auteur avait présenté à Voltaire un manuscrit en le priant de lui en dire son avis. Voltaire ayant gardé l'ouvrage quelques jours, le rendit en disant : « Je l'ai lu, et j'y ai même changé quelque chose. » L'auteur parcourt son manuscrit, et, ne trouvant aucune rature, commence à croire que Voltaire n'a pas même regardé l'ouvrage. « Allez jusqu'au bout, dit Voltaire. » Arrivé là, il trouve effectivement une correction. Voltaire avait effacé l'*n* du mot fin, et l'avait remplacé par un point d'exclamation.

— Peu de jours après son arrivée à la Bastille, Linguet voit entrer dans sa chambre un grand homme sec qui lui cause quelque frayeur. « Qui êtes vous, Monsieur? lui dit-il. — Je suis le barbier de la Bastille. — Parbleu ! vous auriez bien dû la raser.

— A une représentation du *Don Giovanni* de Mozart, aux Italiens, un jeune fat frédonnait si haut certain air de cet opéra qu'il incommodait tous ses voisins. Un amateur, n'y tenant plus, se mit à dire : *Che bestia* (quel animal) ! — Est-ce que c'est de moi que vous parlez ? lui dit le fâcheux. — *No, signor*, répondit le dilettante, c'est de Rubini qui m'empêche de vous entendre. »

— Un jour Louis XIV jouait au trictrac. Il y eut un coup douteux : on disputait ; les courtisans gardaient le silence. Le comte de Grammont entre : « Jugez-nous, lui dit le roi. — Sire, c'est vous qui avez perdu, dit le comte. — Eh ! comment pouvez-vous décider contre moi avant de savoir ce dont il s'agit? Eh ! sire, pour peu que la chose eût seulement été douteuse, tous ces messieurs vous eussent donné gain de cause.

— L'on faisait l'éloge d'une dame qui se faisait un peu trop connaître. « C'est vrai, dit Sophie Arnould, c'est une excellente personne ; elle a des préférences pour tout le monde.

— Deux hommes assis aux bouts opposés d'une longue table prirent querelle. Le plus emporté dit à l'autre dans un accès de fureur : « Si J'étais à portée de vous, je vous couvrirais la face ; mais l'intention vaut le fait, tenez le soufflet pour reçu. — Monsieur, dit l'autre d'un grand sang froid, si j'étais à côté de vous je vous passerais mon épée au travers du corps, ainsi tenez-vous pour mort. »

— Triboulet ayant été menacé par un grand seigneur de périr sous le bâton pour avoir parlé de lui avec trop de hardiesse, s'en plaignit au roi. « Si quelqu'un, lui dit le monarque, était assez hardi pour te tuer, je le ferais pendre un quart d'heure après. — Ah ! sire, répliqua Triboulet, s'il plaisait à votre majesté de le faire pendre un quart d'heure avant. »

— Un avocat, arrivant dans la grande salle du Palais, vit un rassemblement il en demande la raison. « C'est, lui répondit-on, un voleur que l'on vient d'arrêter. — Tant mieux, dit l'homme de loi ; il faut faire un exemple et punir sévèrement ce coquin là, qui vient au Palais voler sans robe. »

— Louis XIV disait au duc de Vivonne : « Ne trouvez-vous pas surprenant que M. de Schomberg qui est né Allemand, se soit fait naturaliser Hollandais, Anglais, Portugais et Français? — Sire, répondit le duc, c'est tout simplement un homme qui essaie de tous les Etats pour vivre. »

— Les agréables de Versailles s'égayaient aux dépens des provinciaux qui formaient la deuxième et la troisième ligne des députés à l'assemblée des notables. Le maire de Tours, qui finit par se faire remarquer dans le monde comme homme d'esprit et d'un grand sens, se trouvant à table chez M. de Breteuil entre deux jeunes gens de la cour qui l'excédaient de plates mystifications, leur dit : Messieurs, avec mon air gauche, je vois très-bien que vous voulez vous moquer de moi. Je vais vous mettre à votre aise et vous donner ma mesure exacte ; je ne suis pas précisément ce qu'on appelle un sot, ni absolument un fat, je suis entre deux.

— Les artistes de l'Opéra ayant paru dans une fête donnée par l'empereur, le ministre de l'intérieur reçut l'ordre de leur faire des cadeaux. M. Chaptal, alors ministre de l'intérieur, leur envoya des livres magnifiquement reliés. A quelque temps de là, les artistes reçurent de nouveau l'ordre de paraître dans une nouvelle fête impériale. Beaupré, célèbre danseur, mort il y a peu de temps, demanda à M. Chaptal si on paierait cette fois en livres ou en francs?

n'avait pas craint de simuler la signature elle-même de M. Calatrava au pied du document apocryphe qui avait causé quelque inquiétude. Aujourd'hui, il n'est plus possible de faire des dupes avec cette pièce controuvée.

La vérité sur les intentions réelles du gouvernement quant à la fameuse circulaire du général Van Halen n'est pas encore bien connue : la presse périodique proteste contre une mesure qui tendrait à faire peser sur les populations de nouvelles charges, pour l'entretien d'une armée en disproportion avec les ressources effectives du pays; il est impossible que des explications ne soient pas données à ce sujet. On semble généralement croire que l'exécution de la mesure présentée par le général Van Halen aurait pour résultat (et ce ne serait pas le moins dangereux) de susciter des conflits continuels entre la troupe et la municipalité.

Le mot de *pronunciamento* est dans toutes les bouches et nous croyons que par cela même un mouvement est moins à craindre ; s'il éclatait, le gouvernement ne serait pas pris à l'improviste : on parle de soulèvemens depuis si long-temps que toutes les mesures sont adoptées pour les réprimer.

Des ordres rigoureux ont, dit-on, été envoyés à tous les capitaines-généraux des districts où se trouvent les salines attaquées récemment par les contrebandiers. Ces violences scandaleuses ne peuvent pas demeurer sans répression. Il n'y aurait plus aucune sécurité pour les propriétés, si des populations entières pouvaient impunément s'armer pour se ruer sur des établissemens publics et les piller. On va réunir des forces imposantes sur les divers points menacés, et le gouvernement ne prendra l'offensive que lorsqu'il sera sûr de faire respecter la loi et l'ordre public. Il y aura des malheurs peut-être et de sanglantes collisions ; mais le gouvernement ne peut manquer à son devoir ; et d'ailleurs l'impunité seule avait jusqu'ici encouragé ces spoliations, qui cesseront sans doute lorsqu'on verra les salines entourées de la protection convenable.

PORTUGAL. La malle de Lisbonne du 26 septembre, arrivée le 2 octobre à Southampton, n'a apporté d'autre nouvelle intéressante du Portugal que celle de la conclusion prochaine d'arrangemens financiers qui mettront le gouvernement portugais à même de faire face aux besoins les plus pressans des services publics.

ANGLETERRE. — LONDRES, le 3 octobre. Avant-hier, sir Henry Ellis est parti de cette capitale pour se rendre à Portsmouth, où il s'embarquera immédiatement pour le Brésil à bord du *steamer* de l'état la *Salamandre*. Sir Henry Ellis est chargé entr'autres auprès du gouvernement brésilien d'une mission relative à la suppression de la traite des esclaves.

— Le colonel Fane ayant réfuté dans divers journaux l'opinion de ceux qui soutiennent qu'un mouvement rapide vers Caboul aurait pu servir à délivrer les dames anglaises, qui sont toujours au pouvoir des Afghans, le *Standard* se prononce également contre cette assertion qui paraît n'être mise en avant que pour déverser le blâme sur l'administration de lord Ellenborough.

Le *Standard* fait à cet égard les observations suivantes :

» Nous n'avons pas la prétention d'exprimer, à l'heure qu'il est, une opinion quelconque sur les causes ou l'utilité des délais qui ont lieu dans les mouvemens des généraux Pollock et Sale, et cela par la simple raison que les renseignemens à ce sujet nous manquent pour le moment. Cependant, il est évident que les démonstrations militaires de nos armées ont dû être singulièrement gênées par la position des dames en captivité. Il n'est que trop certain que du moment où nos troupes marcheraient sur Caboul, Akhbar-Khan ne tarderait pas à les envoyer, ainsi que les autres prisonniers, dans les montagnes, pour les mettre en sûreté contre un coup de main. Nous sommes entièrement d'accord avec le colonel Fane quand il soutient qu'Akhbar-Khan, informé de notre marche sur Caboul, nous enverra à-peu-près le Message suivant.

« Si vous avancez, c'est à votre propre péril et risque. Jusqu'à ce jour vos femmes et vos prisonniers ont été traités par moi avec bonté, mais au moindre mouvement que vous allez faire vers Caboul, je me regarderai comme étant libéré de toute considération envers eux comme envers vous ! »

» Un avertissement de cette nature pourra, comme l'observe avec raison le colonel Fane, « déconcerter même l'auteur des articles du *Morning Chronicle* sur les affaires de l'Inde.

» C'est principalement sur ces considérations que nous avons fondé l'opinion qu'il n'y aurait pas de déshonneur en cherchant à obtenir leur liberté par la voie d'un arrangement pacifique. »

— On lit dans le *Herald* :

« Un nommé M. Robins aurait, à ce qu'on assure, récemment fait au Cap de Bonne-Espérance l'acquisition d'une étendue de pays comprenant 45,000 acres d'excellens pâturages. Le nouveau propriétaire paraît avoir conçu le projet de partager ces terres en lots de diverses étendues pour les céder à des cultivateurs du Nord de la Grande-Bretagne qui voudraient aller essayer leurs forces et leurs connaissances agricoles dans cette partie de l'Afrique. On ajoute que le climat autant que le terrain serait extrêmement favorable à la culture des célèbres vins du Cap, ainsi qu'à l'avantageuse production des laines-mérinos. »

— Le grand agitateur donne de nouveau signe de vie. Il vient de faire un nouvel appel, spécialement adressé aux habitans des divers comtés dont se compose le pays de Munster en Irlande, pour les engager à s'opposer contre la continuation de l'*Union parlementaire* avec l'Angleterre. Il cherche à y établir que du moment où un nombre de trois millions d'Irlandais signeraient les pétitions contre cette union, ils ne pourraient manquer d'atteindre ce but. En conséquence, M. O'Connell a émis le vœu que des patriotes s'occupassent dans toutes les paroisses à recueillir les signatures des *repealers*.

— Une ordonnance de la reine organise un diocèse des Barbades, comprises l'île des Barbades et les îles de la Trinité, de Grenade, de Saint-Vincent, de Tobago et de Sainte-Lucie. La reine a nommé évêque de ce diocèse le révérend Thomas Parry. La reine institue en outre l'archidiaconat des Barbades et l'archidiaconat de la Trinité. Elle nomme le révérend Daniel Gutward Davis, évêque du diocèse d'Antigoa, comprenant l'île de ce nom et les îles de Saint-Christophe, Nevis, Montferrat, de la Vierge et de Dominique, avec deux archidiaconats. Elle nomme le révérend William Percy Austin, évêque du diocèse de la Guyane. Par ordre de la reine, la ville de Gibraltar sera désormais la cité de Gibraltar. La reine organise le diocèse de Gibraltar. Le révérend George Tomlinson est nommé évêque de Gibraltar avec juridiction ecclésiastique sur l'église, due à la munificence de la reine douairière dans la ville de Valette, sur l'île de Malte. La reine a ordonné ensuite qu'à l'avenir Hobart-Town s'appellera la ville d'Hobart-Town, siége d'un évêché appelé le diocèse de Tarmonie. (*Standard.*)

— La section des chartistes de Birmingham, connue sous le nom de l'*Union du suffrage national*, a publié son manifeste ; elle invite les réformistes politiques de toutes les nuances d'opinions à une conférence nationale dans cette ville, pour le mois de décembre. (*Sun.*)

— Le jury s'est assemblé à *Barley-Mow-Hereford-Street*, pour faire une enquête sur la mort de Charles Brydges, âgé de quarante-quatre ans, décédé à la suite d'un combat avec Joseph Norman. Ces deux hommes se sont battus dans la rue en présence d'une foule immense. La lutte a recommencé trente fois, sans que les adversaires aient été séparés. Dans la soirée qui a suivi le combat, Brydges s'est plaint de douleurs à l'abdomen, et le lendemain soir il expira. Des vaisseaux intérieurs avaient été rompus, et il en était résulté une inflammation mortelle. Le combat a duré plus d'une heure (*Hereford-Journal.*)

FRANCE. — PARIS, 4 octobre. Les journaux de l'opposition parlent de nouvelles vexations auxquelles la marine anglaise se serait portée en vertu du droit de visite.

M. Brice, capitaine de l'*Aigle*, se plaint, dans un rapport adressé au ministre, des outrages et des vexations que lui a fait éprouver le croiseur anglais le *Cygne*. Il était parti de Whyda le 6 juillet, avec un chargement d'huile de palme ; c'est lorsqu'il faisait tous ses efforts pour doubler le cap Formose, qu'il fut arrêté par le croiseur. Quoiqu'ayant arboré le pavillon français à la première réquisition, et manœuvrant pour attendre ce croiseur, l'*Aigle* s'est vu tirer deux coups de canon qui ont failli l'atteindre ; il lui a fallu rétrograder et changer de route pour aller au devant du croiseur ; après s'être mis à sa disposition, il a vu arriver des hommes sans uniforme, dans le costume de cambusiers, dont l'un était complètement ivre, et qui, après être restés installés pendant quelques heures dans la chambre du capitaine, sans se livrer à aucune recherche, se sont retirés en refusant de signer le journal du bord, conformément au traité.

« Ces outrages et ces vexations, dit M. Brice, sont trop humilians pour des marins français, et leur résultat infaillible sera de détruire le commerce français sur la côte d'Afrique, si le gouvernement n'y porte promptement remède. »

Outre ce rapport, le capitaine, l'équipage et les passagers de l'*Aigle* ont signés une protestation où les mêmes faits sont relatés, et à laquelle est jointe la réponse du lieutenant Edmond Wilson, commandant le *Cygne*; voici cette réponse :

« Le commandant du brick de S. M. Britannique *le Cygne*, ayant été informé que des navires traitant à Whyda, sous pavillon français, avaient pris des esclaves de ce port, pense qu'il est de son devoir de visiter tous les navires qui quittent cet endroit, et tel est le cas du brick français *l'Aigle*.

» Il a fait feu pour faire mettre en panne ledit navire, pensant qu'il était de son devoir d'agir ainsi, parce que la nuit arrivait promptement, et parce qu'il soupçonnait le navire d'être espagnol ou portugais.

» Le gouvernement français a consenti avec la Grande-Bretagne à un droit réciproque de visite, et les croiseurs doivent, pour remplir leurs devoirs, mettre dans l'arrêt du navire le temps nécessaire pour arriver à ce but.

» Du reste, il est évident que tous les navires traitant à Whyda, qui est le dépôt d'esclaves le plus connu, doivent être nécessairement toujours *soupçonnés* d'être engagés dans la traite des noirs. »

Ces faits ainsi présentés ont pour fâcheux résultat d'exciter de plus en plus le mécontentement parmi les esprits. Toutefois, est-il que le moment approche où le gouvernement français devra prendre sur la question du droit de visite un parti décisif. On sait qu'aux termes des traités de 1831 et 1833, les croiseurs britanniques ne peuvent exercer la visite à bord des bâtimens français qu'en vertu d'une licence délivrée par le gouvernement français, et que cette licence doit être renouvelée chaque année. La prolongation ou l'annulation immédiate du droit de visite va donc dépendre de la volonté du gouvernement français.

— Un correspondant du *Times* lui mande de Paris que l'ex-régente d'Espagne a vendu 800,000 francs de rentes 5 p. c. Cette vente a donné plus de 7 millions ; Marie-Christine veut faire emploi de cette somme pour l'emprunt de 40 millions de réaux, dont les soumissions ont dû être ouvertes à Madrid le 28 septembre. Cette princesse, d'après cette lettre, est décidée à prendre cet emprunt avec M. Salamanca.

— Le gouvernement vient de charger un des architectes de l'état, d'étudier le projet d'une restauration complète de Notre-Dame-de-Paris, l'un des édifices les plus beaux et les plus curieux de la France, et la première cathédrale du royaume. Il s'agirait de restituer à Notre-Dame son vrai caractère, altéré par le mélange de styles postérieurs. On sait que commencée en 1163 par Maurice de Sully, la métropole de Paris fut achevée en 1343. La renaissance n'y a laissé aucune trace de son passage mais à dater de Louis XIV a commencé une longue série de mutilations et de déplorables enjolivemens qu'il s'agirait aujourd'hui de faire disparaître, pour lui rendre son type véritable.

— Nous avons annoncé que la première tentative d'adjudication du chemin de fer de Paris à la frontière belge n'a eu aucun succès. Une seconde adjudication des travaux de cette importante ligne doit avoir lieu sous peu de jours, et le *Journal des Débats* cherche à atténuer le mauvais effet produit par l'insuccès de cette première adjudication. Il prétend qu'entr'autres causes qui l'ont fait manquer, il faut citer un mal-entendu qui, espère-t-il, ne se reproduira plus. Il parle du découragement des entrepreneurs de travaux publics; les fortifications de Paris qui s'avancent avec une rapidité et une perfection qui fait l'éloge du génie militaire, minent les entrepreneurs; de là ce découragement visible. Il espère que le mal-entendu s'expliquera, qu'on reviendra de la surprise passagère qui a fait avorter la première adjudication; mais il déclare que s'il le fallait, l'état aurait la ressource de la mise des travaux en régie, et ainsi, quoiqu'il advienne, la construction du chemin de fer du Nord, de celui qui doit mettre Paris à huit heures de Bruxelles et à quinze de Londres, ne subira plus de retard.

Koninklijke Nederduitsche Schouwburg.

Op Vrijdag 7 October.

BERTRAM EN RATON, OF DE KUNST VAN ZAMENZWEEREN, tooneelspel in vijf bedrijven, naar het fransch van Scribe. Gevolgd door : DE TWEE ECHTSCHEIDINGEN, blijspel in één bedrijf.

Aanvang ten half zeven ure.

Dingsdag 11 *October* : **Op Hooge Order,** GROOT GALA, ter gelegenheid van het Hooge Huwelijk van H. K. H. Mevrouw de Prinses Sophia der Nederlanden met Z. K. H. den Erf-Groothertog van Saxe-Weimar-Eisenach.

Men wordt verzocht de plaatsen voor deze voorstelling zoo spoedig mogelijk aan den bureaulist op te geven, waartoe hij Vrijdag 7, Maandag 10 en Dingsdag 11, van des morgens 10 tot des middags één uur, aan het bureau van den Schouwburg zal vaceren.

ANNONCES.

GAZETTE DES TRIBUNAUX,

en tout pareille à l'édition française et paraissant tous les jours au prix de 9 florins pour Amsterdam, 10 florins franc de port à l'étranger, pour 3 mois, chez F. SCHOIJER, Nieuwendijk à *Amsterdam.*

La *Gazette des Tribunaux*, qui jouit d'une si immense réputation et qui compte près de 40,000 abonnés, sera réimprimée ici, à commencer de janvier prochain, aux prix ci-dessus qui sont à peine la moitié de l'édition de Paris. Les personnes qui désireraient s'abonner sont priées de le faire savoir, avant le 15 novembre prochain, par lettres affranchies contenant clairement les noms et l'indication des lieux de demeure. 5716

VIII OCTOBRE 1842.

Sorti des presses et en vente chez tous les libraires de la résidence :

I. Prinses Sophie, Feestlied, VIII October 1842.

II. Afscheid aan Prinses Sophie, October 1842, sur papier vélin ordinaire *cinq cents*; sur papier de luxe avec gauffrages *dix cents*; sur papier de fantaisie avec encadrures fleuronnées, etc., etc.

A. J. VAN TETROODE, *Heerenstraat*, K. 297.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 5 Octobre.

		Int.	Cours du 4 Octob.	Ouvert.	Fermé.
Pays-Bas.	Dette active	5	101 $\frac{3}{16}$	101 $\frac{5}{16}$	101 $\frac{3}{32}$
	Dito dito	2½	52 $\frac{3}{16}$	52 $\frac{1}{4}$	52 $\frac{7}{16}$
	Billets de chance		—	—	—
	Syndicat	4½	94 $\frac{1}{2}$	94 $\frac{5}{8}$	94 $\frac{7}{8}$
	Dito	3½	—	77 $\frac{5}{8}$	—
	Société de Commerce	4½	135 $\frac{1}{8}$	135	136 $\frac{3}{8}$
	Dito nouvelle	4½	—	—	—
	Emprunt de 1836	4	—	—	—
	Dito des Indes	5	99 $\frac{5}{16}$	99 $\frac{13}{16}$	99 [illegible]
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	106	—
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	—	—
	Inscript. au Grand Livre	6	—	—	—
	Certificats au dito	6	—	—	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	98 $\frac{1}{2}$	—
	Emprunt de 1840	4	—	89	—
Espagne	Perp. ém. Amsterdam	5	—	—	—
	Passive	5	—	—	—
	Dette différée à Paris		—	—	—
	Deffered		—	—	—
	Ardouin	5	14 $\frac{15}{16}$	14 $\frac{15}{16}$	15
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
	Dito métalliques	5	—	—	—
	Dito dito	2½	—	—	—
Angleterre	Cons. Ann.	3	—	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Pologne	Actions 1836	*f*	—	—	—
Brésil	Cons. Ann.	5	—	—	—
Portugal	Obligations à Londres	3	—	—	—

Bourse d'Anvers du 5 Octobre.

Métalliques	5	111 $\frac{1}{4}$	A.
Naples	5	—	
Ardouins	6	15	A.
Dette différée, ancien		—	
Passive	5	—	
Lots de Hesse		26 $\frac{1}{2}$	A.

Cours après la Bourse (2 $\frac{3}{4}$ heures)

Ardouin 15 A.

Idem, Primes affertes.

Bourse de Vienne du 29 Septembre.

Métalliques	5	108 $\frac{13}{16}$
Dito	4	100
Dito	3	77
Lots de 1834		—
Actions de la Banque		1617

Bourse de Paris du 4 Septembre.

		Int.	Cours du 3	Ouvert.	Fermé.
France	Cinq pour cent		118 65	118 65	118 60
	Trois pour cent		80 05	80 05	79 90
Espagne	Emprunt Ardouin		—	21 $\frac{1}{2}$	[illegible]
	Anc. différé		—	—	[illegible]
	Nouv. dito		—	9 $\frac{3}{8}$	—
	Passive		—	—	—
Naples	Certificats Falconet		—	107 50	[illegible]
Pays-Bas.	Dette active	2½	—	—	[illegible]
Belgique	Dette active	5	—	104 $\frac{1}{2}$	[illegible]
	Dito	3	—	71 00	[illegible]
	Banque belge		—	—	[illegible]
États-Unis	Obligations de la Banque		—	—	[illegible]

Bourse de Londres du 3 Octobre.

Consolidés	3	93 $\frac{1}{8}$ P.
Holl. Dette active	2½	52, 52 $\frac{1}{4}$
Dito dito	5	100, 100 $\frac{1}{2}$
Dito emprunt 1837	5	98, 100 $\frac{1}{2}$
Espagne 5 %		16 $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{4}$
Dito 3 %		21 $\frac{1}{8}$
Portugal (nouv.)		35 $\frac{1}{2}$, 36 $\frac{1}{4}$
Russes		112, 113

Du 4 octobre. — 3 % Consol 93, 93 $\frac{1}{8}$ P.; Esp. 5 % 16 $\frac{1}{4}$, [illegible] Port. (nouv.) 36 $\frac{1}{8}$.

LA HAYE,

Imprimerie de **Léopold Lœbenberg**, *Assendelftstraat.*

Dépôt-général : chez MM. SCHOONEVELD et FILS, *Beurssteeg*, à Amsterdam, et chez S. VAN REYN SNOECK, *Hoofdsteeg* à Rotterdam.